

La Femme en lutte pour ses droits

Madeleine Pelletier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

On peut dire, sans paradoxe que l'inégalité du traitement que reçoivent de leurs parents le petit garçon et la petite fille commence avant la naissance. L'enfant qui est désiré, en effet, c'est le garçon, et la naissance d'une fille est considérée sinon comme un malheur, du moins comme un contretemps.

Les raisons de cette préférence n'ont pas besoin d'être expliquées ; elles tiennent aux préjugés séculaires d'après lesquels la femme est un être inférieur et méprisable. Les ethnographes citent parfois à titre d'étrangeté les Chinois qui déclarent n'avoir pas d'enfants lorsqu'ils n'ont que des filles, mais l'opinion des Européens à cet égard n'est guère différente. Comme plusieurs grossesses successives de l'impératrice Alexandra n'avaient donné que des filles, le peuple russe était désappointé. Certes l'empereur ordonnait des réjouissances à chaque naissance ; mais c'était l'heureuse délivrance de la souveraine que lui et sa nation entendaient célébrer et non le résultat de cette délivrance ; ce résultat étant en effet, pour lui comme pour tous, un échec. Enfin un garçon naquit ; une joie sans mélange envahit alors tous les cœurs ; les fêtes furent splendides ; le but était atteint.

Le but c'est donc le mâle ; et, si la valeur des filles n'est pas absolument nulle, cela tient uniquement à ce que leur concours est indispensable à la procréation de ce mâle. L'homme existe pour lui-même, mais l'existence de la femme n'a de raison d'être qu'en vue de l'homme.

Dès que l'enfant est capable de comprendre, il reçoit de ses parents et du milieu social tout entier son sexe psychologique. La mère qui tient dans ses bras le bébé répond sans hésiter : « C'est un garçon » ou bien avec une nuance d'excuse : « Non, c'est une fille ». Dès que la petite fille commence à marcher seule, la mère réprime en elle toute velléité d'expansion en lui donnant pour raison unique son sexe : « Ne saute pas ainsi, garçon manqué. » J'ai connu une enfant de six ans qui, à ce régime, avait acquis déjà les manières compassées d'une demoiselle. Elle marchait d'un air posé, s'asseyait avec précaution pour éviter de froisser sa robe ; de sa sœur, un bébé de dix-huit mois qui, couchée sur un tapis s'amusait à lever les jambes... sans aucune retenue, elle disait : « Germaine, voyez-vous, ce n'est pas une fille, c'est un vrai garçon. »

Lorsque frères et sœurs se querellent, les parents donnent presque toujours raison à l'enfant mâle ; parfois même avec la plus criante injustice. Le frère se montre-t-il autoritaire et dur, la mère fait entendre à sa fille que cela est naturel ; «... les hommes sont tous ainsi » ; mais que la sœur ait seulement la velléité de défendre sa personnalité contre les entreprises de son frère, alors elle encourt blâmes et sévices ; la mère lui prédit une vie entière de malheurs en punition de ce qu'elle appelle son « entêtement » : « Tu ne veux pas céder, tu seras malheureuse plus tard. Qu'arriverait-il, si je ne cédais pas à ton père ? »

Dans la petite bourgeoisie et dans la classe pauvre, la petite fille est la servante du petit garçon. Tandis que ce dernier reste à lire ou à jouer, la fillette sert et dessert la table, aide la mère à faire la cuisine, raccommode le linge ; nettoie le parquet ;

souvent même elle doit se faire directement la servante de son frère, cirer ses chaussures, brosser ses habits, etc.

Au cours des conversations familiales, on peut dire que constamment, soit d'une manière directe, soit à propos d'autre chose, il est question des rapports sociaux des deux sexes et de la valeur respective de chacun ; la petite fille entend donc, dès qu'elle commence à s'intéresser aux idées, ravaler la femme au rang d'être inférieur. Dans les classes éclairées, il est vrai, le souci de ne pas humilier fait parfois voiler un peu sous ce rapport les sentiments réels ; mais chez les ouvriers et les paysans la brutalité et l'orgueil mâles ainsi que la servilité féminine se donnent libre carrière : « Tais-toi, tu raisonnes comme une femme », enjoint l'époux à son épouse. « Les paroles sont des femelles, les écrits sont des mâles », dit un proverbe populaire.

Aussi, dès qu'il a six ou sept ans, le jeune garçon est-il déjà convaincu de la supériorité de son sexe. « Les femmes, me disait un petit paysan de cet âge, cela ne sert à rien ; ce sont les hommes qui gagnent l'argent. » À la sortie des écoles primaires, le plus grand bonheur des écoliers est d'injurier et de frapper les écolières de l'institution voisine : « sales quilles ! » leur crient-ils, en faisant passer dans cette injure tout le mépris qu'ils ont de ce qui porte jupons ; et ils courent à elles les poings tendus. Les filles en général ne se défendent ni ne répliquent ; elles s'enfuient peureusement, ce sont déjà des femmes.

Dans les classes cultivées, disions-nous, l'inégalité sociale des sexes ne se manifeste pas dans des formes aussi brutales ; néanmoins de très bonne heure la fillette apprend de sa famille et de son entourage qu'elle est, « autre » que le garçonnet. Tandis que dans le costume de ce dernier tout est sacrifié à la liberté des

mouvements, l'objectif visé dans les ajustements de la petite fille est avant tout d'en faire une chose belle à voir. Dans l'âme de son fils, le père s'efforce de susciter l'énergie et le ressort moral. Pleure-t-il parce qu'il est tombé ou s'est fait une égratignure, on lui reproche la honte de sa faiblesse : « Tu n'es donc pas un homme ? » — « Tu pleures comme une petite fille. » La fillette, elle, n'est jamais réprimandée pour des choses de cet ordre, la peur et la faiblesse sont, pensent les parents, naturelles à son sexe, et, loin de les réfréner, ils les encourageraient plutôt. Aussi comprend-elle très vite que la pusillanimité, qui fait la honte des hommes, fait au contraire le charme des femmes ; loin donc de s'en corriger, elle va jusqu'à la simuler pour se rendre intéressante aux yeux des assistants.

Dans certaines familles, chez les protestants notamment, l'éducation des filles est autre ; mais sous une forme différente c'est toujours le rétrécissement de l'esprit et l'asservissement du cœur. Tous les devoirs que l'on inculque à la petite fille en prenant des airs tragiques sont des devoirs de passivité ; sous toutes les formes on lui fait entendre qu'elle n'est au monde que pour faire abnégation complète de sa personnalité en faveur des hommes. Alors que la bourgeoisie catholique vise à la femme du monde, la bourgeoisie protestante vise à la femme de pasteur procréatrice de nombreux enfants et humble servante du mari. Sur le bien moral, le devoir, la conduite de la vie, on lui inculque des principes généraux d'une rigidité lacédémonienne ; et on les lui fait appliquer à la confection impeccable d'une paire de bas de laine ou au balayage irréprochable d'une chambre à coucher. Nous avons ainsi connu une digne femme qui mettait tout le soin dont elle était capable à disposer les draps et les couvertures du

lit conjugal parce que, disait-elle, en s'appliquant à bien faire ce lit, elle augmentait la somme de bien existant dans l'univers.

Arrivons maintenant à l'instruction. Certes, à l'heure actuelle, des progrès ont été réalisés dans l'enseignement des jeunes filles ; mais tel qu'il est, il est encore bien inférieur à l'enseignement des garçons. Les Grecs avaient pour désigner l'instruction, selon qu'elle était destinée aux enfants du sexe masculin ou à ceux du sexe féminin deux mots différents. Pour les enfants mâles on disait δόκεω (j'instruis) et pour les filles φυλαττω (je garde). Ainsi les garçons seuls étaient vraiment les individualités en germe que le pédagogue devait s'efforcer de former et d'orner des connaissances amassées par les générations précédentes ; mais quant aux filles, point n'était besoin de les instruire ; elles ne devaient pas être des personnes, mais des objets, pas des intelligences, mais des sexes ; aussi suffisait-il de les « garder » afin que les entreprises prématurées des mâles ne puissent réussir à leur faire perdre de leur valeur sur le marché matrimonial.

Les Grecs, pensera-t-on, pouvaient envisager la question ainsi, mais depuis eux nous avons fait des progrès. Oh sur ces progrès il n'y a pas à se laisser aller à l'enthousiasme. Que sont les « arts d'agrément » de nos pensionnats ; sinon la mise en application du φυλαττειν des Grecs. Garder et rendre agréable autant que possible le futur instrument de plaisir de l'homme.

Sur le pensionnat et le couvent, le lycée de jeunes filles, de création relativement récente, a été un progrès, mais combien timide. Dans les leçons de pédagogie qu'il professait en Sorbonne aux futures professeurs femmes de ces lycées de filles, M. Marion déclarait que l'idée fondamentale de l'enseignement secondaire féminin, idée directrice que ne devaient jamais perdre de vue les

maîtresses, c'était qu'il ne menait à rien. — Je sais, continuait-il, que certaines de nos élèves, à la fin de leurs études, entrent à la faculté. Nous ne les en blâmons pas, certes, mais nous n'avons pas à les y suivre.

Alors qu'au lycée de garçons la philosophie comporte l'exposé de ce que les plus grands des hommes ont pensé de nos origines, de nos fins, de nos rapports avec autrui ; la philosophie des lycées de filles se réduit à une morale étroite et dogmatique. Aux hommes les vues larges, les conceptions profondes qui feront que plus tard en nietzschéens, ils pourront au besoin faire bon marché de préceptes moraux devenus des entraves ; la femme, elle, n'a pas à connaître de cet ésotérisme, il serait même nuisible qu'elle en connût, à elle donc la bonne morale primaire bien simplette et bien catégorique qui lui enseignera ce qu'elle doit à son mari.

Quant à la psychologie telle qu'on l'enseigne encore aujourd'hui aux jeunes filles ; elle n'a rien de commun avec la science de ce nom. C'est un simple bavardage de salon.

Ce qui est surtout à blâmer dans l'enseignement secondaire des jeunes filles, ce ne sont pas tant les matières enseignées ; car après tout, à mon avis, les matières de tout enseignement quel soit-il, n'ont qu'une importance subordonnée ; ce sur quoi les critiques des gens qui veulent l'égalisation intellectuelle des sexes doivent porter, c'est sur l'esprit de cet enseignement, esprit tout d'asservissement des caractères féminins.

Chaque fois que les maîtresses de mon enfance m'ont commenté les Femmes Savantes de Molière, elles n'ont pas manqué de faire un éloge pompeux de Martine, d'excuser Chrysale et de

réserver tous leurs blâmes à Philaminte ; cette femme qui avait le tort de penser à autre chose qu'à l'estomac de son épais mari. Sous son jargon, disaient-elles, Martine montre un grand bon sens. Ce brave Chrysale devait être bien malheureux ; son rôt était toujours brûlé parce que Philaminte, lisant trop Vaugelas, négligeait de surveiller le feu. Heureusement il y avait la bonne Martine, la sage Martine, une vraie femme celle-là qui déclarait que si jamais il lui arrivait de pousser l'aberration jusqu'à tenir tête à son mari elle souhaitait

« Que d'un soufflet il rabaissât son ton. »

Ce que la petite fille apprend surtout au lycée, comme sa mère d'ailleurs l'apprenait au couvent ; c'est qu'elle se mariera un jour. On lui enseigne des rudiments de science, de littérature, de philosophie ; et dans le ton, les manières, la personne tout entière de ses professeurs elle lit que tout cela est inutile et que la seule affaire pour une femme c'est d'être belle afin d'être un jour désirée.

Et cet esprit, détestable, puisqu'il ravale des êtres faits pour penser et agir au niveau de vaines poupées, des cerveaux au niveau de sexes, cet esprit franchissant le lycée gagne l'enseignement supérieur des jeunes filles, dont nos officiels font la gloire de la troisième République. À Sèvres et à Fontenay on travaille, certes ; il le faut bien, car les places de professeurs sont limitées ; pour les acquérir il faut non seulement savoir, mais savoir plus que les concurrentes. Mais dans le cœur de chacune des élèves, le désir primant tous les autres est de n'avoir plus à travailler. Que dit en effet la rigide directrice aux bandeaux corrects, au chapeau à larges brides comme un bonnet de grand'mère ! Avant tout, la femme doit rester femme ; si elle apprend les sciences, ce n'est pas pour être un savant ; si elle sait sa langue, ce n'est pas pour

être un littérateur ; les femmes qui se sont fait un nom en écrivant des livres sont sorties de leur sexe : et, véritables monstruosités, le génie même ne peut leur servir d'excuse. Le seul rôle de la femme c'est d'être épouse et mère et si on orne son esprit de connaissances variées, c'est uniquement pour qu'elle puisse être une compagne plus agréable de celui qui la choisira. Naturellement l'élève renchérit encore, ou plutôt, elle complète la pensée de sa maîtresse. Son rôle est d'être la femme de quelqu'un ; et au lieu de coudre des layettes, elle doit ingérer des livres de physique, de chimie, assister à des cours, faire des dissertations. C'est que, dans sa classe sociale, pour se marier il faut être riche et qu'elle est pauvre.

Ainsi l'éducation des jeunes filles est telle dans les écoles dites supérieures, qu'au lieu de leur faire aimer les connaissances enseignées, on les leur fait haïr. On aurait pu former des individualités intéressantes qui se seraient données à une science, à un art, aux lettres, à l'enseignement même de toute leur intelligence et de toute leur énergie et qui auraient pu par suite rendre des services à la société. Mais on leur a dit que faire ainsi convenait aux hommes seuls, et elles vont aux grandes écoles comme leurs aînées entraient en religion ; en manière de pis-aller, faute de trouver un homme qui veuille d'elles. Persuadées que la vie de la femme n'est pas ailleurs que dans le mariage, en ayant manqué le mariage elles pensent avoir manqué leur vie et elles deviennent les vieilles filles aux prétentions niaises, à l'esprit chagrin et dont le caractère détestable trahit l'éternel malheur de l'existence.

Pour le jeune homme de la bourgeoisie, la dix-huitième année est une des belles époques de la vie. C'est le temps des espoirs sans limites. Bachelier, il entre à la Faculté et caresse l'ambition

d'y devenir un maître ; il sera savant illustre, littérateur de génie et, sous l'impulsion de ces dynamogènes, il se met avec ardeur au travail. C'est l'âge aussi de la liberté sexuelle comme de la liberté en général ; dans son grenier, Jacques Vingtras se sent avec volupté pour la première fois « chez lui ». Pour la jeune fille, rien de pareil ; la dix-huitième année n'est que la suite des années précédentes et, jusqu'au mariage, c'est la vie morne chez les parents. Parfois, tant que duraient les études, l'existence lui offrait de l'intérêt, il y avait les prix à conquérir, les places à gagner et malgré elle la poursuite de ces buts prochains lui donnait l'illusion d'un but plus éloigné en même temps que plus important ; lorsqu'on travaille, on en arrive toujours à croire travailler pour quelque chose. Mais les classes achevées, tout s'écroule ; c'est l'instruction des garçons qui a un but, l'enseignement des filles n'en a pas. Continuer d'apprendre, à quoi bon ! elle en sait assez, elle n'a plus rien à faire qu'à attendre… le mari ; et elle le trouve déjà bien long à venir.

Aussi avec quelle joie accueille-t-elle le frère « bon garçon » qui veut bien lui apporter un peu de cette vie extérieure dont on la sèvre. Elle boit ses paroles, accorde une créance absolue aux plus grossières vantardises. Avec dévotion elle conserve précieusement dans sa mémoire les mots d'argot, les expressions triviales et elle s'en sert ensuite pour se donner aux yeux des amies les airs d'une émancipation toute factice. Consent-il à la « sortir », elle en est toute joyeuse, comme une petite fille qu'emmène promener son papa. C'est que près de lui, en effet, elle se sent comme une enfant ; les connaissances du frère lui apparaissent immenses, et elle est fermement convaincue que, au regard des hommes, les femmes sont profondément inférieures. Des raisons toutes sociales de cette infériorité, elle ne se doute

pas ; elle croit que le savoir dont son frère fait étalage lui est naturel ; anatomiste, elle eût fait sans hésiter de ce savoir un caractère sexuel secondaire.

Dans les classes pauvres, la jeune fille sort seule, il le faut bien, car dès treize ans elle doit apprendre un métier et gagner même une partie de son entretien. Mais si la famille n'est plus là pour la claustrer, la société suffit bien à la maintenir en servitude. D'abord, dès l'entrée à l'atelier, l'esprit de la jeune apprentie est déjà formé, et, sur la valeur et la situation sociales de chacun des deux sexes, elle a reçu l'opinion qui a cours dans son milieu. L'homme seul, pense-t-elle est quelqu'un. Dans la famille il est le maître ; c'est lui qui, on peut le dire, apporte l'argent ; car le salaire de la femme, simple appoint, ne peut à beaucoup près suffire à entretenir le ménage. C'est l'homme aussi qui a la force physique, et au besoin il sait le prouver à sa femme lorsqu'elle ose lui résister. À l'homme tout est permis, rentrer ivre n'est pour lui qu'à peine une peccadille ; pour la femme, c'est une honte. A-t-il des habits salis et déchirés, c'est la femme qu'on accuse et lui est au contraire plaint ; mais qu'une femme se néglige dans sa toilette, oh ! alors point de pitié pour elle, car elle a manqué au devoir primordial de son sexe auquel il est permis d'être stupide, mais non d'avoir des trous à ses bas.

Au moment de l'entrée en apprentissage, la mère a cru bon de mettre sa fille en garde contre les dangers qu'elle allait courir. Les hommes feront des tentatives pour la posséder, cela est tout naturel « car l'homme est pour chercher et la femme pour se défendre » ; mais elle devra se garder de les écouter, parce que la jeune fille qui cède est déshonorée, surtout lorsqu'elle a le malheur d'avoir un enfant, malheur toujours à redouter. J'ai entendu

une femme du peuple conter à sa jeune fille pour la préserver de la « faute » l'histoire d'une ouvrière cartonnière qui avait été suivie pendant six mois par un « Monsieur » : — « Jamais elle ne lui a répondu, eh bien, au bout de six mois, il est allé la demander en mariage à ses parents. Vois-tu, ma fille, quand une jeune fille se conduit bien, elle est toujours récompensée. »

Aussi, le soir, lorsqu'un homme s'approchera d'elle, elle devra répondre : « Passez votre chemin. » Toutes les femmes du peuple disent cela à leur fille ; l'expression « passez votre chemin » se transmet ainsi de génération en génération comme l'usage du corset et des bigoudis. Elle aurait pu varier, s'adapter aux circonstances, mais rien n'en a été ; sans doute que « passez votre chemin », dans l'esprit des grand'mères et des mères renferme quelque puissance magique ; ce doit être comme un talisman de vertu. Hélas ! sa forme stéréotypée le montre bien ; elle ne renferme que la misère des mentalités féminines.

Au bout d'un très court espace de temps, cependant, les rigides principes reçus dans la famille commencent à s'effacer de l'esprit de la jeune fille. En elle un parallèle s'établit entre ce qu'on lui a vanté comme vertu et ce qu'on lui a stigmatisé comme vice. La vertu, c'est sa mère à la camisole rapiécée, au tablier de cotonnade bleue sali par la graisse des casseroles ; c'est le logement étroit plein de cris d'enfants ; c'est le mari qui rentre ivre, souille les meubles de son vomissement et assomme sa femme de coups au moindre reproche. Le vice, ce sont les agréables soirées passées au théâtre, les jupons de soie, les bijoux, les robes luxueuses ; toutes choses que le travail honnête d'une femme ne permet jamais. Les hommes sont partout les maîtres, il est vrai, mais entre eux il faut distinguer ; il y a les ouvriers qui, en

échange du don de la personne, donnent peu de chose, lorsque encore ils ne donnent pas de mauvais traitements ; et les « Messieurs » qui peuvent donner beaucoup, si la femme sait être habile. Ces hommes-là, la jeune ouvrière le sent bien, sont les seuls dispensateurs du plaisir, du bonheur, de tout ce que peut donner la richesse. Saints Pierres terrestres, ils ont la clef du paradis et peuvent l'ouvrir. Alors que, malgré la criante injustice de la société bourgeoise, un homme peut parfois, s'il se montre intelligent et énergique, sortir du bas rang social où les hasards de la naissance l'ont placé, la femme, elle, n'a qu'une seule manière de s'élever dans la société, c'est de se faire la prostituée des hommes riches.

C'est donc à tort que l'on stigmatise la prostitution. Dans la société actuelle, étant donnée la situation faite au sexe féminin, toute femme du peuple ne jouissant pas de facultés intellectuelles assez élevées pour lui permettre quelque espoir, qui s'adonne à la haute galanterie a raison de le faire. La vie d'une demi-mondaine étant de beaucoup préférable à l'existence de souffre-douleur départie aux femmes d'ouvriers : la fille d'ouvrier qui s'y détermine n'est en aucune façon immorale.

Ainsi à travers la diversité des milieux sociaux, l'asservissement de la femme est partout uniforme. L'homme seul est une personnalité qui compte ; la femme n'est qu'une esclave, une servante à tout faire ; et formée dès l'enfance pour cet emploi, elle en a la mentalité. Inférieure en intelligence, elle ne l'est pas ; les différents ordres d'études dans lesquels elle a réussi le montrent ; mais ce qui lui manque c'est le caractère, la dignité personnelle : le sentiment qu'on est quelqu'un et qu'on vaut quelque chose. Dans la science où à peine on vient de la laisser entrer, dans la

politique où à peine en lui entr'ouvre la porte, la femme reste effacée et timide, comme hypnotisée par le prestige masculin. On l'a si bien dressée à faire abnégation de sa personne que, dans les organisations révolutionnaires russes, elle donne sans hésiter sa vie, mais ne songe pas à demander des droits.

L'homme a brisé le trône de ses rois, il a éteint les fallacieuses lumières célestes ; femme, déprends-toi de l'idole homme. En elle, comme en la royauté et en la divinité, il n'y a que mensonge et illusion. Ta raison d'être, elle n'est pas ailleurs qu'en toi-même.

02

Si les acquisitions de la connaissance s'ajoutent, pour une certaine part, à mesure des temps ; la similitude générale de l'esprit humain fait que les idées que nous nous formons des choses cosmiques et sociales sont le plus souvent venues aussi à nos ancêtres lointains. De même donc qu'il s'est trouvé de toute antiquité des hommes pour imaginer la théorie de l'évolution, le matérialisme et l'idéalisme philosophique, le communisme comme état social désirable ; il s'est trouvé aussi de tous temps des femmes qui ont réfléchi sur l'infériorité de la condition que les hommes leur ont imposée et l'ont trouvée injuste.

Sainte Monique, la mère de saint Augustin, dénonçait déjà le mariage comme un « contrat de servitude » et, si les documents ne faisaient pas nécessairement défaut, on trouverait, même aux époques ténébreuses de la préhistoire, des femmes ayant désiré l'égalité des sexes.

Néanmoins jusqu'à ces derniers temps, on n'assistait guère qu'à la protestation isolée de femmes supérieures et capables de raisonner leur ambiance. Pour tout le troupeau masculin et féminin, le fait se confondait avec le droit. À l'homme, être supérieur, appartenait le soin de diriger ; la femme, être subordonné par nature, avait pour devoir étroit d'obéir. « Les femmes sont donc des autorités chez toi ? » me disait, avec l'expression de l'incrédulité la plus méprisante, un nègre bambara il y a quelques années.

Pour que le féminisme ait pu se constituer, il a fallu que les sociétés subissent des transformations profondes, tant dans l'ordre des idées que dans leur état économique.

Avec l'évolution des idées s'en sont allées la plupart des croyances sur lesquelles vivait l'humanité de jadis. Nos ancêtres avaient des fétiches ; hommes ou principes. Le roi, le noble, le prêtre se croyaient d'essence supérieure à l'homme du peuple et au simple fidèle, et de son côté le subordonné se croyait, lui aussi, à sa juste place. Pour son chef, l'inférieur éprouvait des sentiments de respect et d'admiration, si puissants parfois, qu'ils allaient jusqu'à triompher de l'instinct même de la conservation vitale. Pour les principes, même attachement ; on croyait à l'honneur et à l'occasion on lui sacrifiait sa vie : il est vrai de dire que la presque certitude d'une vie future n'était pas sans faciliter le sacrifice.

Le pouvoir dynamogène et par suite l'utilité sociale de pareilles conceptions ne sont pas à nier ; mais elles avaient le vice rédhibitoire d'immobiliser les esprits. On pouvait mourir, mais on ne discutait pas, aussi bien l'adhésion passive sanctionnait-elle tout autant les intérêts de petites coteries égoïstes et avisées que le véritable bien général. C'est ainsi que fut acceptée et subie

l'exploitation du noble par le manant, du prêtre par le fidèle, de l'homme par la femme.

Mais l'aptitude à réfléchir se généralisant, les fétiches humains comme les idoles spéculatives tombèrent en poussière. Avec les dieux s'évanouirent les rois ; devant l'honneur, le désintéressement, le devoir, l'amour-propre même, la pensée s'arrêta sceptique, et l'individu resté seul, mais sans entraves, comprit qu'il n'y avait au monde qu'une certitude, la vie présente qu'il s'agissait de conserver et dans les meilleures conditions possibles.

L'homme avait précipité son Dieu du ciel, son roi du trône ; la femme détrôna le prestige du mari. Devant la brutalité, le mépris, l'indifférence, devant la privation arbitraire des joies de la vie, elle en vint à se rebeller. Son maître avait pensé qu'il était injuste qu'il y eût des rois et des sujets, elle se demanda à son tour pourquoi il y avait des femmes et des hommes, et quelles raisons on avait de conclure de différences physiques à une nécessaire inégalité sociale. Elle aussi voulut avoir sa vie propre ; être la chose d'un autre ne lui parut plus suffisant. C'est ainsi que tant bien que mal, tous ces mécontentements parvenant à s'unir, des groupements s'organisèrent. Pour résister à leurs oppresseurs, les hommes avaient formé des clubs, les femmes comprirent que ce qui avait servi leurs maris pouvait les servir. Comme eux, donc, elles eurent des sociétés avec des présidentes, des secrétaires, des procès-verbaux, comme eux elles défendirent dans leurs journaux, dans leurs réunions le bien-fondé de leurs revendications et le féminisme était né.

Outre l'évolution des idées, la transformation des mœurs et des conditions matérielles de la vie fut pour la constitution du fé-

minisme un facteur important. On s'était débarrassé de l'idole religion, l'idole famille commença elle aussi à paraître embarrassante. Nos grands-pères s'imaginaient avoir pour devoir étroit d'entretenir toute sa vie leur fille qu'ils n'avaient pu marier, parce que les femmes ne devaient pas travailler. Leurs fils en vinrent à penser qu'il n'y avait là qu'un préjugé, les vieilles filles abandonnèrent donc le crochet familial pour l'atelier, le magasin ou le bureau, et, attirée par la perspective d'augmenter le bien-être du ménage, la femme mariée suivit la célibataire. Par la force des choses l'une et l'autre se rendirent compte qu'elles n'étaient plus seulement un sexe ; amour, maternité, désir ardent du bel inconnu qui tarde à venir, regrets des illusions perdues, tout cela certes, occupe encore une très grande place, une trop grande place, dans la mentalité féminine ; mais l'esprit qui se porte vers l'aimé doit aussi se tendre sur la page de chiffres, les mains faites pour les caresses, créent des valeurs marchandes et la femme comprend qu'elle aussi peut quelque chose. En dehors de son seigneur et maître, elle se sent une existence distincte ; elle compte, pour peu encore, il est vrai, mais enfin elle compte dans la société.

Alors les esprits rétrogrades et les cœurs égoïstes des hommes s'émeuvent. La nature n'a-t-elle pas créé la femme pour l'homme ? La place de l'épouse n'est-elle pas uniquement au foyer ? Les savants trouvent au cerveau féminin des insuffisances éliminatoires, les moralistes crient à la ruine de la famille, les religieux à l'abandon des traditions. Mais comment lutter contre un courant aussi général. Devoirs de l'épouse, maintien de la famille, saines traditions ; comme tout cela tient peu de place devant la perspective d'un accroissement sensible du bien-être, et surtout devant la question même de la subsistance. Ce n'est pas, certes,

que l'on ait rejeté toutes ces entités vénérables ; oh non, on y croit encore, elles ont dans le cerveau leur petite case et l'instinctive haine des esprits d'avant-garde fait qu'on les sert au besoin contre eux dans la conversation. Mais c'est qu'il faut manger, et devant cette nécessité, il n'y a pas de principe qui tienne ; c'est pourquoi le mari comme le père le plus attaché aux anciennes conceptions, n'hésite pas à envoyer au travail sa femme ou sa fille, crût-il en ce faisant contribuer à la dislocation future de la société tout entière.

Chez beaucoup de femmes cependant, même parmi celles qui ont compris la nécessité de se grouper, l'évolution vers l'affranchissement intellectuel et moral est loin d'être terminée. Le féminisme est en elles bien plus un sentiment obscur de mécontentement qu'un corps nettement établi de revendications précises. Ce n'est pas pour rien que depuis leur enfance une éducation déprimante a faussé leur esprit et étouffé leur volonté.

L'asservissement de la femme n'est pas d'ailleurs en tous points assimilable à l'assujettissement des esclaves et des classes infériorisées. Par l'union sexuelle, la femme procure à son maître des plaisirs que ne peuvent lui donner les serviteurs masculins. Tant que l'homme soit par le fait de sa race, soit par le fait de sa classe est resté grossier et inintelligent, le commerce sexuel n'a procuré à la femme que des compensations très restreintes à la dure condition qui lui était faite. Les plaisirs de l'amour n'empêchent pas l'homme sauvage et barbare d'exténuer sa femme de travail et de la tuer lorsqu'elle a cessé de lui plaire, ils n'empêchent pas non plus l'homme des classes incultes de la rudoyer et de la frapper. Mais avec l'évolution mentale, la sensation purement physique de l'amour se complique de passion : l'homme se

sent de la reconnaissance pour la compagne qui lui procure du bonheur et il devient disposé à satisfaire ses désirs. Naturellement alors la femme de son côté, découvrant dans l'union sexuelle un moyen d'agir sur l'homme, ne manque pas de mettre tout en œuvre pour que ce moyen rende le plus possible.

C'est ainsi que la condition de la femme a été de tout temps, et reste aujourd'hui encore, une servitude tempérée par l'union sexuelle. La femme ne prend pas part à la vie politique, elle est parquée au point de vue économique dans les situations inférieures ; au point de vue intellectuel elle est méprisée et l'épithète de féminin sert à désigner les raisonnements qui manquent de logique ; au point de vue moral, on la traite en enfant rusé et vicieux. Mais si elle réussit à plaire à un homme soit comme épouse, soit comme maîtresse, elle a l'avantage de pouvoir, presque toujours, vivre sans-travailler ; parvient-elle à inspirer une passion, l'homme dépense alors pour elle le plus clair de son avoir et il la couvre de vêtements magnifiques. Dans les moments d'abandon, l'homme est plein de prévenances, il prodigue à la femme aimée les noms les plus tendres. S'il est poète, les mots d'amour se cristallisent en chansons, en sonnets, en madrigaux et l'on répand ensuite sur toutes les femmes les éloges qui n'avaient été destinés qu'à une seule. Quant aux prévenances elles se cristallisent, elles aussi, et elles forment le code tacite de la galanterie à laquelle tiennent encore certaines féministes sans réfléchir qu'elle n'est que la prérogative d'une royauté honteuse.

Ainsi l'homme pare de chaînes dorées la femme qu'il aime, seulement il ne l'aime en général qu'un temps assez court ; l'amour comme tous les plaisirs exigeant la variété. La passion éteinte, l'homme reproche cruellement à sa compagne le bien

qu'il lui fait. Si la femme n'est qu'une maîtresse, il la délaisse le plus souvent pour aller à d'autres amours ; si elle est épouse, il reste forcément auprès d'elle, mais il se venge de la tyrannie du mariage en se montrant mesquin, despotique et cruel.

Les femmes sentent alors vivement la dureté de leur condition, mais la plupart d'entre elles trop peu instruites ou trop inintelligentes sont incapables de comprendre les raisons générales de leur peine et se contentent d'incriminer le mauvais mari ou le lâche amant. Certaines en viennent bien à déplorer le malheur d'être femme, mais elles le font comme s'il s'agissait de misères départies à leur sexe par des lois inéluctables que rien ne peut changer. D'autres enfin comprennent qu'il s'agit d'une injustice sociale ; celles-ci s'enrôlent dans le féminisme et réclament des droits égaux à ceux des hommes, mais le plus souvent, trop souvent, leurs revendications traduisent plutôt leur mécontentement personnel qu'un sincère désir de les voir se réaliser. Au fond d'elles-même, la plupart des féministes se disent qu'il serait bien dur d'avoir à gagner sa vie et qu'il est bien plus agréable de trouver un homme qui la leur gagne ; en somme pensent-elles, la situation serait encore tenable « si seulement les hommes faisaient leur devoir ». Les fadeurs qu'on leur débite sous le nom de galanteries, continuent à leur plaire et elles contestent un féminisme qui comporterait leur cessation. Celles qui ne sont pas mariées rêvent aux heures inoccupées, à l'homme riche qui les aimerait et qui mettant à leurs pieds sa fortune, viendrait changer d'un coup leur condition sociale.

Tous ces sentiments et ces désirs se formulent plus ou moins nettement dans l'esprit de bon nombre de féministes et ce sont eux qui se traduisent par ce qu'elles nomment leur volonté de

rester femmes, tout en demandant l'égalité des sexes. Pour rester femmes, elles continuent à se montrer dans les soirées les bras et la poitrine nus, le visage poudré et les cheveux ornés de fleurs. Dans ce déshabillé elles entretiennent les hommes de l'injustice que la société fait à leur sexe, elles réclament le droit de vote, demandent à être députés et professeurs. Par la pensée, l'auditeur masculin transporte ces belles épaules à la tribune du parlement, il se dit qu'alors il y aurait chance pour que les députés de son sexe s'occupassent beaucoup plus des charmes de la belle oratrice que de la valeur de ses arguments. Revenant à la réalité, il pense qu'après tout la personne n'est pas mal et que, la mode étant aujourd'hui de flirter en parlant feminisme, ce genre de flirt en vaut bien un autre. Il défend donc avec conviction les privilèges masculins, l'interlocutrice riposte avec éloquence et la soirée finie elle part heureuse d'avoir été aussi bien appréciée dans son intelligence… et dans sa féminité.

Chez certaines femmes cependant, le sentiment qui leur fait conserver les servitudes de leur sexe est un peu différent. Par suite de l'infériorisation dans laquelle a été tenu depuis toujours le sexe féminin ; la société ridiculise les quelques femmes qui adoptent des allures masculines. Au fond, ce ridicule est dans sa pensée celui de l'inférieur qui veut imiter le supérieur, de l'âne qui revêt la peau du lion. La preuve en est que le sentiment que l'on a pour les actes opposés, c'est-à-dire pour les hommes qui imitent les femmes est tout différent ; l'homme qui affecte des allures féminines n'est pas ridiculisé, il est méprisé, comme un supérieur qui déchoit.

Mais les féministes font rarement cette analyse, je n'ai garde d'ailleurs de leur en faire un crime, car les gens qui recherchent

les causes des idées et des usages de leur milieu sont rares aussi bien dans un sexe que dans l'autre. N'ayant donc pas analysé, elles pensent que les allures féminines sont inhérentes non pas à la servitude dans laquelle le sexe féminin est tenu, mais à ce sexe lui-même, et elles s'attachent à les conserver d'autant plus que leurs adversaires les accusent constamment d'y renoncer. C'est ainsi que nos austères revendicatrices arborent des chapeaux muticolores agrémentés de fleurs et d'oiseaux, revêtent des jupes traînantes, marchent à pas menus, s'abstiennent de sortir le soir parce que cela n'est pas convenable et souffrent la soif plutôt que d'entrer dans un café de peur de ressembler à des hommes.

Elles ne songent pas qu'en réalité leur esclavage est fait de la conservation de tous ces menus usages, qui semblent peu importants et qui cependant forment par leur ensemble, toute la différence psychique des sexes. Ces habitudes n'ont pas seulement pour objet de différencier les femmes des hommes, ce sont des entraves au développement de la personnalité féminine, par leur conservation les femmes restent des mentalités inférieures, des esprits cultivés en vase clos et fermés à la vie, et tant qu'elles ne les auront pas abandonnées, leur émancipation politique et sociale ne se fera jamais.

Indécises dans leurs sentiments, les femmes le sont également dans leurs idées, de là le caractère confus de l'ensemble des revendications féministes. Mal mariées, les unes subordonneront tout à la réforme de Code civil ; séduites et abandonnées, les autres borneront leur féminisme à vitupérer ce qu'elles appellent la lâcheté des hommes ; déchues de leur rang social par leur veuvage, d'autres encore croient que tout serait gagné si les veuves étaient mieux protégées. Même dans ses conceptions les plus

larges, la femme est obsédée par l'homme, l'idée lui vient parfois de l'asservir, mais presque jamais de s'en séparer. Toujours elle reste la ménagère, c'est ainsi qu'elle se complaît à rêver au matriarcat, dont elle fait l'âge d'or de son sexe. Alors la femme était reine dans sa maison, elle donnait son nom aux enfants, décidait sur tout dans le ménage ; le rôle de l'homme se bornait à travailler au dehors et à lui apporter le produit de sa chasse et de sa pèche.

Il faut donc ressusciter ces temps bénis ; aussi les plus hardies, prises d'un bel élan d'apostolat, surmontent leurs répugnances féminines. Se frayant tant bien que mal un passage à travers les vestons graisseux, elles montent à la tribune des réunions publiques et demandent à la foule étonnée le rétablissement du matriarcat. L'auditoire pensait à la séparation, à l'impôt sur le revenu, ou plus prosaïquement supputait les chances des candidats. Peu accoutumé à entendre une femme, il écoute d'abord, mais très vite la voix aiguë de l'oratrice se perd dans les murmures plus graves des conversations particulières. Pauvre petite voix des revendications féminines qu'on écoute d'une oreille distraite, parce qu'on ne la comprend pas. Elle parle en effet une langue inconnue et bizarre ; c'est qu'elle vient, oh ! de très loin ; de l'autre sexe.

Mais le matriarcat ne peut se réaliser tout de suite, on porte donc ses efforts vers des desiderata de réalisation plus aisée ; le féminisme se fait réformiste. Tenir le ménage, déclarent certaines, c'est un travail, pourquoi donc ne pas le rétribuer. La maternité, elle aussi n'est pas appréciée à sa juste valeur. Pour donner un citoyen à la société, la femme souffre d'abord d'affreuses douleurs et supporte ensuite, pendant des années, fatigues phy-

siques et peines morales ; pourquoi la société ne lui en tient-elle aucun compte ? La maternité, c'est le service militaire de la femme, son impôt du sang à elle, aussi doit-elle être assimilée au service militaire des hommes. Combien les défenseurs du privilège masculin ont tort de reprocher aux féministes, l'abandon de leur sexe ; la féminité ; c'est-à-dire la faiblesse éclate dans toutes leurs conceptions. Tel un oiseau, qui, né en cage n'aurait même pas l'idée de la vie libre ; la femme ne se conçoit pas hors du gynécée ; dans ses espoirs les plus hardis, elle ne vise qu'à le rendre habitable, alors qu'il faudrait y porter la hache et la flamme.

S'imagine-t-on un mari salariant sa femme pour l'entretien de la maison ? Un tel état de choses aurait, il est vrai, certains avantages ; on serait mieux compris lorsqu'on montrerait que la femme est la servante de l'homme. Au pratique, dans un ménage uni, l'idée même de tels rapports entre les époux est absurde et si le ménage est brouillé, le salaire de la ménagère ne lui sera pas plus payé que ne lui est versée la pension alimentaire prescrite en cas de séparation par les lois existantes.

Je sais bien que certaines visent dans la réforme à un effet moral ; la femme plus appréciée, son travail compté comme valeur ; mais cet effet ne sera pas atteint. Pour être appréciée, il faut que la femme travaille pour son propre compte, qu'elle apporte au ménage, non la réparation d'un gilet de flanelle, mais de l'argent. C'est l'ouvrière, l'employée, la fonctionnaire qui seront prises en considération, jamais la ménagère. On ne transforme pas par un décret les idées qu'un mari se fait de sa femme ; pour que ces idées changent il faut modifier les conditions d'existence.

La conception de la maternité comme fonction sociale ne vaut pas mieux, et son défaut capital est d'être profondément impoli-

tique. On peut dire d'abord, que lorsqu'elles vitupèrent la société de son mépris pour les mères, les féministes que nous critiquons commettent une injustice.

Chez tous les peuples, même les plus barbares, la maternité est honorée et c'est uniquement en raison de la mère que l'on a daigné parfois ne pas trop accabler la femme. Les poètes ont souvent dit du mal des femmes, mais toujours ils ont été unanimes pour chanter la mère.

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Lorsqu'on évoque le souvenir de sa mère, l'homme le plus grossier est toujours ému et c'est même la seule manière de le faire taire lorsqu'il injurie le sexe féminin. — Ne dis pas que toutes femmes sont des p… ; ta mère était une femme. Invariablement il répond : c'est vrai.

Cependant tout ce grand respect de la maternité n'a pas empêché les femmes d'être subordonnées dans tous les temps ; c'est pourquoi il est maladroit de vouloir en faire sortir leur émancipation. Autant que les femmes le voudront, on reconnaîtra la sublimité de leurs fonctions maternelles ; si la société progresse un peu dans la voie de la solidarité, il est fort possible que les mères y bénéficient de quelques avantages, mais jamais l'enfantement ne constituera pour les femmes un titre à l'importance sociale. À la maternité, les sociétés futures pourront élever des temples, mais ce sera pour y maintenir enfermé le sexe féminin.

En dernière analyse, le fond de tout ce féminisme incomplet ; c'est le manque de courage des femmes. Elles veulent bien les prérogatives masculines, mais la rude lutte que mène l'homme pour la vie les effraie. Comme ce serait bon d'être respectées,

obéies ; d'avoir droits politiques et rubans rouges ; alors que l'on continuerait à ne rien faire et à tout attendre de l'homme. Mais celles qui raisonnent ainsi se font grandement illusion. Sans responsabilité égale, l'égalité des droits, alors même qu'on la mettrait dans la loi, resterait une chimère : car il ne faut jamais rien attendre de la générosité d'autrui et qui ne peut se passer d'une protection la paie très cher.

Timide dans ses revendications, le féminisme apporte le plus souvent la même tare dans sa tactique. L'éducation qu'elles ont reçue, a persuadé aux femmes que la retenue était pour leur sexe la qualité indispensable. Pas de passion dans la voix et dans la mimique, c'est profondément inconvenant ; trop d'ardeur dans le discours pourrait d'ailleurs déranger les plumes du chapeau et ce serait de la dernière inélégance. Tout ce que l'on admire chez l'homme, tout ce qui est qualifié volonté, force énergie n'est apprécié chez les femmes qu'à la valeur d'une ridicule mascarade. Incomplètement affranchies encore, la plupart des féministes souscrivent à ces manières de voir. L'idée même de manifester dans la rue pour réclamer leurs droits les épouvante, et lorsque après avoir invité quelques parlementaires à prendre une tasse de thé, elles leur ont demandé de penser un peu aux droits de la femme ; elles croient avoir fait faire à la question un pas de géant.

Un exemple montrera jusqu'où peut aller, à cet égard, la puérilité féminine.

Dans une réunion de militantes où j'avais demandé que l'on organisât une manifestation pour le jour des élections législatives, une assistante se leva et proposa que des voitures chargées de fleurs accompagnassent le cortège, de telle sorte que l'on pût

jeter des bouquets à la foule spectatrice. Cela sera tout à fait féminin, ajouta-t-elle, à l'appui de son idée. Si toutes les féministes étaient de cette trempe, les partisans du maintien de la prérogative masculine pourraient dormir tranquilles longtemps.

Tout cela, hâtons-nous de le dire, est essentiellement provisoire. Jeune encore, le féminisme, comme tout mouvement qui commence, en est à ses premiers bégaiements ; mais peu à peu il se précisera et deviendra la parole, expression exacte d'une pensée claire. Ce qui était sentiment deviendra raison ; la femme comprendra que ses malheurs ne lui viennent pas de tel ou de tel, mais des entraves que la loi et les mœurs apportent à son développement, et elle réformera la loi et les mœurs.

Avant tout, ce que les femmes ne doivent pas perdre de vue ; c'est qu'il leur faut absolument se viriliser le caractère, car la plupart des échecs éprouvés pas le féminisme tiennent à la pusillanimité de ses adhérents. Qu'elles restent sourdes aux dires des adversaires qui leur reprochent d'imiter les hommes et de renoncer aux grâces de leur sexe, car ce qu'ils veulent c'est uniquement les faire échouer. Pourquoi, d'ailleurs la vulgarité, dans la pensée et dans l'expression serait-elle moins laide chez un homme que chez une femme. Pour l'un comme pour l'autre sexe, il n'y a qu'une façon d'être bien élevée, comme il n'y a qu'une morale. Ne pas craindre d'affirmer courageusement son opinion, propager ce qu'on croit vrai par tous les moyens ; se dévouer à transformer en réalités sociales les idées de son esprit est beau dans un sexe comme dans l'autre, et d'autant plus que les individus qui en sont capables sont fort rares dans l'humanité.

Mais il ne suffit pas de savoir vouloir ; il faut aussi savoir ce que l'on veut et le vouloir une fois pour toutes. À mon avis, le fé-

minisme doit écarter sans restriction de son programme, tout ce qui tend à faire à la femme une place spéciale dans la société, même alors que cette place paraîtrait lui constituer un avantage ; car les hommes auraient vite fait d'enlever à la situation occupée par le sexe féminin toute importance sociale. Le matriarcat peut à l'occasion servir d'argument contre ceux qui se prévalent de la condition subordonnée des femmes dans les temps passés, pour leur refuser l'émancipation, mais en aucun cas, il ne doit constituer une revendication. Le salaire à la ménagère, l'assimilation de la maternité au service militaire, la limitation du temps de travail des ouvrières doivent absolument être abandonnés, car ces revendications loin de hâter l'émancipation de la femme, ne pourraient que l'enrayer. Il est entendu que les femmes ne sont pas anatomiquement identiques aux hommes, mais cela est affaire aux individus et ne regarde en rien la société. Le seul devoir de la société est de n'entraver personne dans l'exercice de son activité ; que chacun s'oriente dans la vie comme il lui plaît et à ses risques et périls.

Ce à quoi doit tendre le féminisme, ce n'est donc pas à organiser la vie des femmes, mais bien à faire disparaître de la loi et des mœurs tout ce qui les met en état d'infériorité. Les revendications doivent donc se borner à ces trois points principaux :

1 Suppression de tout ce qui, dans la loi, subordonne un sexe à l'autre ;

2 Admissibilité des femmes à tous les emplois et à toutes les fonctions publiques ;

3 Droits politiques.

Bien entendu, en même temps que l'égalité des droits, nous devons revendiquer l'égalité des devoirs et si le service militaire est considéré comme le devoir correspondant aux droits politiques ; les femmes doivent être prêtes à s'y soumettre.

L'armée constituerait d'ailleurs, pour les femmes, une école excellente de l'énergie dont elles ont tant besoin. Si pour le bien général de l'humanité il est souhaitable que les hommes se féminisent, qu'ils perdent de leur grossièreté, de leur brutalité, de leur égoïsme, et gagnent un peu en bonté et en délicatesse, il est encore plus nécessaire pour le bien général de leur sexe, que les femmes se virilisent et quelques années de régiment leur seraient en ce sens salutaires. À l'armée elles s'entraîneraient aux exercices du corps et gagneraient par suite en force musculaire, elles y acquerraient l'esprit de discipline ; l'habitude de subordonner leur individualité à quelque chose de plus grand qu'elles : elles y apprendraient à envisager le sacrifice de leur existence comme une éventualité possible, et à laquelle il faut se résigner, lorsque les circonstances l'exigent. Enfin et cela n'est pas négligeable, elles y apprendraient le maniement des armes, connaissance dont elles pourraient un jour tirer parti, soit pour défendre les droits de leur sexe, soit pour contribuer à l'émancipation des classes opprimées.

Je ne me dissimule pas que cette revendication de la caserne pour les femmes, apparaîtra extravagante à plus d'un et à plus d'une ; mais cela ne m'émeut pas, car cherchant un jour une définition, de l'extravagant et du ridicule, je n'ai pu trouver que celle-ci que j'offre d'ailleurs aux méditations : « Ce qu'on n'a pas l'habitude de voir. »

Et l'immoralité ? s'indigneront d'autres, que se passera-t-il dans les casernes mixtes que vous préconisez ? Tout lecteur sérieux comprendra avec moi que la question est secondaire ; on n'attend pas j'espère que dans ce travail j'énumère par le menu toutes les précautions qu'il faudra prendre pour empêcher les soldats de sexes différents d'avoir des rapports charnels, que j'insiste sur les serrures, grilles et murailles destinées à rendre impossibles les dits rapports. Si jamais mes idées à cet égard se réalisent ; il y aura suffisamment de gens compétents pour disposer les locaux et les règlements au mieux.

D'ailleurs, puisqu'il est entendu que les humains sont des animaux qui n'aiment pas à être brusqués dans leurs habitudes, ne pourrait-on pas commencer, par exemple, par mettre des femmes dans tous les services auxiliaires : médecine, écritures, intendance ; cela ferait autant d'hommes de plus pour le service actif. Les femmes pourraient aussi bien que les hommes coudre les uniformes, faire le pain, la cuisine des troupes, tenir la comptabilité. Les femmes-médecins qui soignent les hommes dans les hôpitaux le feraient tout aussi bien dans une caserne.

Des trois ordres de revendications, que nous préconisons, le plus important est certainement les droits politiques ; ce sont eux qui doivent être poursuivis en premier lieu. Tout à fait à tort, certaines militantes pensent qu'il faut commencer par les réformes de détail et demander les droits politiques ensuite. Tant que la femme ne sera pas électeur elle n'obtiendra rien, car dans un pays de suffrage universel, qui ne vote pas ne compte pas. Dès que, au contraire, l'inégalité politique aura disparu ; toutes les autres inégalités disparaîtront très vite ; car pour avoir les voix féminines, les candidats inscriront à l'envi dans leur programme

la suppression de tout ce qui infériorise le sexe féminin dans la loi ; ils mettront autant d'empressement à ces questions qu'ils y apportent aujourd'hui d'indifférence ; c'est qu'ils seront actionnés par ce grand moteur des énergies humaines : l'intérêt.

Les effets du droit de vote sur la situation sociale de la femme seront d'une puissance incalculable. Actuellement dans les carrières libérales, les conditions de lutte pour la vie sont pour les femmes des plus défectueuses. À mérite égal, et même supérieur, elles sont évincées d'emblée par le concurrent masculin qui se sert de son influence électorale pour gagner les faveurs des parlementaires.

Allez un peu, lectrices qui pensez que j'exagère, faire un tour dans les antichambres des ministres et des préfets, ce que vous y verrez vous servira d'utile leçon de choses ; et vous pourrez ensuite vous faire une idée juste de la place de chaque sexe dans la société. Les hommes, très décorés, le haut de forme important, arpentent la salle parlant haut, distribuant à droite et à gauche des poignées de mains amicales ou protectrices. Les femmes, sagement assises dans le coin le plus obscur, semblent ne rien craindre autant que d'être aperçues. Parfois, lassée par l'attente, l'une d'elles se glisse, très humble, jusqu'au garçon de bureau ; mais lui, presque offensé, se redresse de toute sa supériorité : « Vous attendez depuis deux heures, c'est possible, Madame ;... mais les personnages officiels d'abord. » — Ah tu es de la science, des lettres, de l'enseignement, ma petite, mais pour que tous ces beaux titres comptent, il faut en avoir un que tu n'as pas ; il faut porter culotte.

Dans la classe ouvrière, les avantages que procurerait aux femmes le droit de vote sont moins apparents, mais leur réalité

est tout aussi certaine. Si l'ouvrier a pu se grouper pour résister au patronat et en obtenir des conditions de travail meilleures, il le doit pour une grande part au suffrage universel qui a fait l'enseignement primaire et a ouvert aux classes pauvres l'accès de la vie politique.

Malgré, en effet, la somme d'iniquités, de turpitudes de toutes sortes qu'elle recèle, c'est encore la carrière politique qui est la moins impitoyablement fermée aux classes pauvres. Contre le jeune homme intelligent mais d'humble extraction qui tente de se frayer une voie dans les carrières libérales, toute la bourgeoisie tacitement mais fortement organisée, se dresse pour lui en barrer le chemin. Les places que sur la foi des apparences il croit être données après concours aux plus capables, sont en réalité distribuées d'avance dans des salons où il n'a pas accès. Dans les salons également se murmure le sésame qui ouvre la porte des éditeurs, des revues, des journaux ; seuls dispensateurs de la gloire et de l'argent. Dans la politique, au contraire, le nombre est relativement élevé des ouvriers qui, par leurs seules qualités intellectuelles, ont réussi à se faire une situation en vue. Certes, dans les conditions présentes, il serait inexact de proclamer que chaque soldat de la politique a dans sa giberne son bâton de maréchal, mais avec de l'intelligence et de l'habileté il peut en faire sortir les galons de capitaine ; le ministre ouvrier est à peu près inconnu de notre république, soi-disant démocratique, mais le député ouvrier y est déjà commun, et cela grâce au suffrage universel.

On comprend que ce qui s'est passé pour l'homme se passerait également pour la femme. Par l'électorat et l'éligibilité, les individualités féminines supérieures pourraient recevoir dans les fonctions directrices de l'État la récompense d'efforts donnés au pro-

grès social ; quant à la masse elle-même, au prolétariat féminin, il en bénéficierait aussi et dans une grande mesure ; les ouvrières apprendraient vite des hommes et des femmes politiques dont leurs votes auraient fait la situation, les moyens de s'organiser pour lutter avec fruit contre les classes dirigeantes.

Mais le suffrage universel ne fera pas qu'améliorer la situation matérielle des femmes, il contribuera dans une grande mesure à leur élévation intellectuelle et morale. Les lois de l'esprit humain veulent que les conditions sociales forment les mentalités. Infériorisée la femme se croit inférieure et l'est de ce fait-même ; élevée à la condition de citoyenne, sa dignité personnelle y gagnera d'autant. Revêtez un homme inculte et grossier de l'habit de l'homme du monde ; immédiatement il s'observe et se hausse jusqu'à un rang supérieur ; donnez à une femme, même inférieure, droit de vote, elle cessera de se croire uniquement une femelle et se sentira un individu.

La question du vote des femmes a fait, depuis ces vingt dernières années, de grands progrès dans les esprits. Autrefois les réclamations des féministes à cet égard faisaient simplement sourire ; on se moquait de ces excentriques en qui germait l'idée bizarre de transformer les femmes en hommes, aujourd'hui, le point de vue s'est complètement modifié. Certes, il s'en faut que la majorité souscrive aux droits politiques des femmes, mais enfin, et c'est déjà quelque chose, on les discute, ils sont devenus une question.

Parmi les raisons que l'on donne pour leur refuser le droit de vote figure l'incapacité des femmes pour la politique. Oh l'argument n'est pas original ; on l'a formulé chaque fois qu'il s'est agi d'ouvrir au sexe féminin une voie nouvelle.

Les femmes, disait-on il y a cinquante ans, ont trop peu de cerveau pour les mathématiques, trop de nerfs pour l'anatomie et toujours l'expérience a infirmé l'idée préconçue ; les femmes se sont montrées aussi bons mathématiciens et anatomistes que les hommes. Ce qui prouve même l'extrême légèreté ou plutôt l'extrême mauvaise foi des antiféministes à cet égard, c'est qu'ils ont gratifié les femmes de modalités psychiques contradictoires entre elles. La femme est légère et paresseuse disait-on, avant que les études supérieures lui soient permises ; elle peut être capable de vues originales et ingénieuses, mais le fond lui fera toujours défaut ; les études arides lui répugnent. La femme travaille d'ordinaire très consciencieusement, dit-on aujourd'hui qu'elle a montré sa capacité dans les ordres les plus divers d'études ; elle sait très bien creuser une question, mais les vues ingénieuses, l'idée originale, tout ce qui enfin constitue les facultés les plus hautes de l'intelligence lui est interdit.

Il n'y a donc aucune raison pour que la femme n'arrive pas à se montrer en politique, ce qu'elle s'est montrée dans la science et dans les lettres. Se faire élire n'exige pas des qualités transcendentales ; une bonne intelligence moyenne y suffit avec en plus quelques dons d'extériorisation et une activité suffisante. Lorsqu'on ouvrira aux femmes l'accès de la vie publique, on verra qu'elles y sont aussi aptes que les hommes et, une fois encore, les jugements a priori se trouveront en défaut.

Dans le monde libre-penseur, une autre objection est tirée de la religiosité féminine. Le vote des femmes, dit-on, amènerait une formidable réaction ; en grande masse leurs voix iraient aux cléricaux et aux lumières de la science moderne feraient vite place les sombres lueurs des bûchers du Moyen âge.

On pourrait répondre d'abord qu'il est fort étrange que les partisans de la pensée libre n'hésitent pas à priver du droit d'exprimer sa pensée toute une moitié de l'humanité, sous prétexte que cette pensée peut différer de la leur. J'ajouterai d'autre part, que l'ordre actuel des choses ne me paraît pas tellement équitable que la perspective de sa disparition puisse nous inquiéter autant. Dans l'ancien régime, on distinguait des nobles et des roturiers ; aujourd'hui, on distingue des gens du monde et des gens du peuple. C'est le fils d'un grand seigneur, disait-on autrefois : c'est un jeune homme de « bonne famille » dit-on aujourd'hui, parce que la Révolution a détruit le préjugé de naissance.

D'ailleurs les radicaux peuvent se rassurer ; le vote des femmes n'amènera pas de réaction, parce que la femme cléricale est un anachronisme. Certes, il est encore des femmes qui vont à l'église, mais c'est que l'église est le seul lieu où elles soient bien accueillies. L'homme se réserve le club, et aussi le marchand de vin ; il déclare la religion bonne pour les femmes ; les femmes sont dociles, beaucoup trop encore hélas, et elles conservent la religion. Cependant malgré tout ce qui les entrave, elles ont pu s'éclairer tant bien que mal aux lumières de la science, et leur religion s'en est à tel point atténuée, qu'elle est devenue bien plus un prétexte à sorties et à réjouissances familiales, que la manifestation d'une croyance véritable.

Àl'appui de cette assertion voici quelques propos que j'ai recueillis de la bouche de femmes du peuple qui causaient entre elles de la séparation de l'Église et de l'État.

X. — Alors maintenant il va falloir payer pour les enterrements et les baptêmes.

Y. — Non, à Saint-Vincent-de-Paul on ne paie pas.

Z. — Oh, pour ce que tout cela sert.

Y. — La religion, cela retient un peu les enfants dans le devoir.

Z. — Moi, je ne vais jamais à l'église, je n'ai pas le temps… et puis tout ça c'est des bêtises.

X. — Ah non, je ne vais pas jusque-là. Je ne vais pas à la messe, c'est vrai, mais je fais baptiser mes enfants. Je me dis : mes parents m'ont donné une religion ; j'en donne une à mes enfants. Quand ils seront grands, ils feront ce qu'ils voudront.

Voilà où en est la foi chez les femmes d'aujourd'hui, une simple habitude rituelle que l'on fera disparaître quand on le voudra sérieusement en lui donnant un dérivatif. Organisez des fêtes laïques qui seront pour les femmes du peuple prétexte à s'endimancher ; revêtez les petites filles de mousseline blanche en l'honneur de ce que vous voudrez, instituez des cérémonies plus belles que celles de l'Église et les femmes l'abandonneront pour y venir.

Mais telles que sont aujourd'hui ces trois femmes du peuple ; pense-t-on qu'on puisse en faire de farouches agentes de la réaction ? quant à moi j'en doute.

Certes il y a parmi les femmes un clan de catholiques déterminées qui ne manqueraient pas de se servir de leur droit électoral contre la république. C'est ce clan qui a manifesté au cours des inventaires, mais tout le monde a pu remarquer combien il est peu nombreux. Si l'ensemble des femmes était aussi clérical que certains pensent, la France entière aurait été soulevée ; toutes au-

raient trouvé pour défendre leur foi menacée, l'énergie des femmes de la Révolution et de la Commune.

Mais en regard de la minorité restreinte qui demeure attachée à l'Église, il y a aussi un nombre très sensible de libres-penseuses militantes ; celles-ci voteraient à gauche et la proportion serait rétablie.

Une autre objection est tirée de l'indifférence des femmes elles-mêmes à leur émancipation. Comme si chaque fois qu'il s'est agi d'un progrès social, on avait attendu l'avis de la majorité pour marcher en avant. Ce sont toujours, au contraire, les minorités d'élite qui ont décidé, et les majorités mises en présence du fait accompli, ont suivi docilement. Les hommes n'ont jamais eux non plus été majorité pour réclamer le droit de vote ; ils s'y sont montrés même très indifférents ; témoin ce qui s'est passé lors de la chute de Robespierre.

« Voilà que la Convention, revenant à la politique bourgeoise de la Constituante, s'apprête à détruire le suffrage universel dont Robespierre avait été le promoteur et dont elle-même était sortie. Eh bien, l'annonce et le vote des articles de la Constitution de l'an III, qui rétablissent le régime censitaire, qui rendent à la bourgeoisie son privilège politique, qui excluent les ouvriers de la cité et leur ôtent le bulletin de vote des mains, pour les reléguer de nouveau dans la classe inférieure des citoyens passifs, cette spoliation n'arrache aux ouvriers parisiens aucun cri d'indignation et les inspecteurs de police ne notent rien qui dénote, chez les spoliés, un mouvement, je ne dis pas de colère, mais de déplaisir. »

On voit que les hommes du peuple d'alors étaient absolument dans le même état d'esprit que la masse des femmes

d'aujourd'hui.

Mais pour nous placer au vrai point de vue de la justice, est-il permis à des hommes qui prétendent vouloir émanciper l'humanité, de refuser à un sexe son émancipation sous le prétexte que seule une minorité la demande ? Le vote étant un droit, tout le monde doit le posséder ; libre ensuite à chacun d'en user s'il le désire.

D'ailleurs affirmer a priori que les femmes ne voteront pas est faire preuve de courte vue. Croit-on que les candidats dédaigneront les voix féminines ? Moi je vois, au contraire, dans le candidat le principal agent de l'émancipation politique des femmes. C'est lui qui, par intérêt personnel, leur persuaderont qu'elles doivent voter, que la politique est tout autant leur affaire que l'affaire des hommes. Au début, elles voteront elles aussi par intérêt, pour un peu d'argent ou un menu service, mais à force d'aller aux réunions, de lire les journaux et les affiches ; elles arriveront à se former une opinion.

Une femme du peuple, qui a toujours vécu dans un milieu grossier, qui ignore tout des revendications féministes, a raison de vouloir se servir, pour s'élever dans

Mais une femme éclairée et instruite, une féministe surtout qui réclame pour la femme l'égalité sociale, ne doit pas demander sa subsistance à son sexe, car en le faisant, elle attire sur ses idées la dépréciation que la société attache à sa personne. La vie de demi-mondaine demande à la dignité des sacrifices qui sont incompatibles avec la place que doit prendre dans l'esprit public une femme qui se pose en réformatrice de la société.

03

Le bien-fondé des revendications du féminisme étant démontré, comment en obtenir la réalisation et surtout comment transformer en réalité celle de ces revendications que nous considérons comme étant la plus importante, le droit de vote.

Pour y arriver il est deux voies que les femmes doivent simultanément poursuivre :

1 Création de vastes organisations féministes ;

2 Pénétration par les femmes des partis politiques existants.

Toute grande réforme en effet avant de voir le jour à la tribune du parlement est élaborée, discutée, retournée en tous les sens et pendant des années dans les grandes associations. Isolé l'individu se sent si faible que son influence sur la société lui apparaît nulle ; il se borne à souhaiter que les choses se modifient dans le sens qu'il croit bon, mais il sait bien que son vœu demeurera platonique. Il est certainement en France plusieurs milliers de femmes qui désirent leurs droits politiques, mais comme elles sont dispersées leur opinion est noyée dans la majorité des hostiles et des indifférentes. Que l'on réussisse à grouper ensemble toutes ces femmes, l'aspect de la question sera modifié du tout au tout ; ce qui apparaissait comme négligeable deviendra la force avec laquelle on compte. Dix mille femmes battant les portes de la Chambre en réclamant le droit de vote hâteraient singulièrement sa réalisation.

Trop souvent les féministes ne se pénètrent pas assez de la nécessité du groupement. Qu'irais-je apprendre, pensent-elles, dans une société de plus que je ne sais. De l'égalité intellectuelle

des sexes, de la nécessité de l'émancipation politique des femmes j'en suis tout aussi profondément convaincue que pourraient l'être les oratrices qui m'en parleraient, à quoi bon donc perdre mon temps.

Le point de vue est totalement faux ; il est certain que la femme qui est déjà féministe ne trouvera au groupe ni distraction, ni instruction mais elle doit y aller pour renforcer l'idée de sa parole ou de sa plume si elle est capable de parler ou d'écrire, de sa présence si elle ne possède pas ces capacités. Elle doit s'astreindre à être la pierre dont sera fait l'édifice, le soldat de l'armée, qui marchera à la conquête de l'égalité politique et sociale des sexes.

De l'agrégation des personnes naît d'ailleurs l'unification des conceptions, unification nuisible dans le domaine philosophique ou scientifique, mais indispensable dans l'action politique et sociale.

Àl'heure actuelle chaque féministe a son féminisme particulier. Organisé le féminisme deviendra une doctrine solidement établie. On a dit avec raison que les révolutions ont toujours été faites par des minorités ; il faut y ajouter que les minorités qui les ont faites étaient des minorités organisées. Devant une majorité amorphe la voix d'une minorité organisée et déterminée de gens qui savent ce qu'ils veulent et qui veulent tous la même chose est extrêmement puissante. Pour peu que les circonstances y prêtant elle arrive très vite à devenir majorité, grossie de la masse des esprits et des caractères médiocres toujours prête à se rallier à ce qui lui apparaît comme devant être une force.

Mais le rôle de la féministe ne doit pas se borner à être la petite partie d'un grand tout ; les idées qu'elle a reçues ou qu'elle est parvenue à préciser dans les groupes féminins, elle doit aller les répandre partout et notamment dans les partis politiques.

Àl'heure actuelle les partis politiques ne sont qu'à peine entr'ouverts aux femmes, les féministes doivent donc s'attendre à y être accueillies de fort mauvaise grâce ; mais loin de s'en décourager il leur faut n'en mettre que plus d'ardeur à enfoncer la porte qu'on tarde à leur ouvrir : « Quand même et malgré vous ! », telle doit être leur devise.

Dans le parti socialiste les femmes sont reçues en principe et, en principe toujours, elles y sont traitées à l'égard des hommes sur le pied de l'égalité absolue. En pratique, seule la femme qui vient doubler son mari, son père ou son frère, est accueillie sans objection, mais contre l'admission d'une femme, venant pour son propre compte on trouve toujours des empêchements. Il ne faudra pas s'y arrêter ; on fera valoir les règlements du Parti que l'on peut se procurer partout, on insistera ; au besoin, repoussée d'un groupe, on en cherchera un autre plus accueillant ; avec un peu de persévérance le triomphe est certain.

Le parti radical a ouvert maintenant aux femmes les portes de ses groupes dits « Jeunesses républicaines. » Malheureusement jusqu'ici les femmes qui font partie de ces organisations ne les fréquentent guère que pour accompagner leurs maris. Il est de toute nécessité que les féministes, dont les opinions politiques concordent avec le programme du Parti Radical ; aillent s'y faire inscrire. Dans leur ensemble les Radicaux ne sont pas partisans de l'émancipation politique des femmes ; mais le fait d'avoir ouvert aux femmes des groupes qui leur étaient fermés montre que

tout au moins une minorité est sympathique aux idées féministes. Cette sympathie il ne faut donc plus que l'accroître en profitant de l'accès qui est offert et en faisant œuvre de militantes dévouées.

La Franc-Maçonnerie, grande organisation politico-philosophique, très cohérente et très disciplinée est dans son ensemble fermée aux femmes ; mais il s'est créé à côté d'elle une franc-maçonnerie mixte qu'elle ne reconnaît pas ouvertement, mais qu'elle tolère néanmoins. Les féministes qui n'ont pas ou n'ont plus de croyances religieuses, ne doivent pas hésiter à s'y affilier ; car c'est encore là qu'il leur sera le plus aisé de faire leur éducation politique.

La politique que fait la franc-maçonnerie est en effet une politique très générale. Les conférences des loges portant toujours sur des questions théoriques comme « les retraites ouvrières — l'impôt sur le revenu » ; en résumé sur toutes les réformes qui sont en voie de réalisation. Pour une femme qui, n'ayant pas à voter, n'a jamais par suite fréquenté un comité électoral ; ces questions générales présentent beaucoup plus d'attrait que les questions de personnes ou même de tactique qui sont traitées dans les grands partis. De plus, dans la Franc-Maçonnerie, les séances sont par le fait d'un rituel spécial beaucoup plus calmes que celles des sections des partis politiques proprement dits. Il est fort rare qu'on s'y injurie ou qu'on s'y dispute ; le plus modeste des membres peut y prendre la parole et lorsque la loge est bien disciplinée, on l'écoute religieusement quelle que soit la valeur de ce qu'il dit. On comprend que les femmes qui le voudront pourront sans difficulté s'exercer à la parole dans les loges mixtes. Dans les partis il leur faudra plus de ténacité ; car on y

lutte un peu pour la parole, comme on lutte pour la vie dans la grande société ; malheur au mal doué, au timide, au délicat ; ils sont voués à une figuration éternelle.

Une fois entrée dans le parti politique la tâche de la femme sera tout d'abord de méditer très sérieusement sur l'attitude qu'elle y adoptera ; car cette attitude aura la plus haute importance, c'est elle qui presque toujours décidera du sort fait dans le parti et à sa personne et aux idées qu'elle viendra y défendre.

La plupart des femmes qui entrent dans les partis se bornent à y faire nombre ; elles ne demandent jamais la parole, ne prennent pas part aux luttes des tendances parce que leur timidité naturelle les empêche de s'affirmer. S'essaient-elles à formuler une proposition visant l'amélioration du sort de leur sexe ; elle le font dans le sens le plus timoré : abritant même parfois ce que la réforme peut avoir de libérateur, sous un prétexte plus ou moins plausible emprunté aux préjugés existants. Une telle manière de faire est condamnable à tous points de vue, car elle annihile les avantages que comporte pour le féminisme la présence des femmes dans les partis politiques.

En politique plus que partout ailleurs il faut pour être considéré des autres savoir s'affirmer soi-même.

Sous les dehors d'une politesse de surface, les hommes politiques n'ont que du mépris pour l'humilité des femmes. Le coup de chapeau obligatoire tiré on les laisse dans leur coin ; toute l'action intéressante se fait en dehors d'elles. Parfois, pour se rappeler qu'on est Français et que les Français sont galants par définition, on les placera à la table d'honneur d'un banquet, ou sur

l'estrade lors d'une fête ; mais cela est tout platonique, en réalité elles ne comptent pas, elles sont « en dehors. »

Plus rarement, mais assez fréquemment encore, les féministes adoptent l'attitude diamétralement opposée à celle que nous venons de critiquer. Dès leur entrée dans les partis elles se répandent en récriminations contre l'injustice des hommes à l'égard des femmes. Critique-t-on le fonctionnement d'un rouage social quelconque, vite elles s'empressent d'affirmer que tout le mal vient de ce que la collaboration féminine est repoussée. Enfin elles croient n'avoir rien de mieux à faire que de caser leur féminisme à propos de tout. Hâtons-nous de dire que cette manière ne vaut pas mieux que la précédente ; car s'il est indispensable d'affirmer sa personnalité, il ne faut pas vouloir substituer son point de vue, surtout lorsque le point de vue est visiblement tendancieux, au point de vue général.

Il est absurde en effet de prétendre que la femme possède des qualités spéciales d'administration et de gouvernement qui font défaut au sexe opposé. En général la femme est meilleure que l'homme, moins portée que lui aux actes criminels ou simplement immoraux ; mais cela tient à sa situation spéciale et en dehors de la lutte. Dès que l'égalité sexuelle sera conquise, la femme au combat de la vie contractera cette dureté de cœur apanage jusqu'ici de l'autre sexe. Frappée, elle frappera, blessée elle blessera, spoliée, elle spoliera. Ce n'est pas sur un bien social plus grand que doivent s'appuyer les revendications féminines, leur justification n'a pas besoin d'être recherchée en dehors d'elles elles la portent en elles-mêmes.

Dès son entrée dans un parti politique la féministe ne devra pas avoir de cesse avant qu'elle ait atteint cet objectif, être prise

en considération, compter pour quelque chose, en un mot être une force.

La tâche n'y sera pas aisée certes, étant donné que les hommes mettent tout en œuvre pour éliminer les femmes. Néanmoins elle y parviendra en se montrant bienveillante et surtout en se rendant utile.

Tout d'abord il faut que la féministe ne se fasse pas illusion sur sa propre valeur. Loin d'être capable de conduire et d'enseigner, c'est elle qui doit être tout d'abord conduite et enseignée, car elle a énormément à apprendre. En politique comme en toute autre portion de l'activité humaine, il faut étudier pour savoir ; les questions ne s'inventent pas. Il faudra donc écouter avec attention les discours des leaders, les objections qu'on leur fait, ce qu'ils y répondent ; il faudra lire chaque jour plusieurs journaux ; au moins deux, l'un se recommandant du parti auquel on appartient, l'autre d'un parti adverse ; il faudra enfin lire des livres et brochures traitant des questions politiques et sociales.

Quel plan adopter dans cette lecture ; évidemment on ne peut se proposer de tout lire, la littérature politique est trop vaste et force sera bien de faire un choix. Faudra-t-il alors hiérarchiser les questions et commencer par la plus facile pour aller ensuite en progressant comme on le fait dans l'étude d'une science ou d'un art. En aucune façon car, outre que cette hiérarchisation des questions est impossible, elle donnerait aux études politiques une aridité qui bien vite amènerait l'ennui. Il faut au contraire que ces études soient attrayantes, car on ne fait jamais bien que ce qui intéresse. La militante prendra donc pour guide l'actualité. L'impôt sur le revenu par exemple étant à l'ordre du jour, elle lira

ce qu'ont écrit sur l'impôt sur le revenu, les hommes les plus qualifiés en la question.

L'avantage de cette méthode sera que la militante recevra immédiatement la récompense de ses efforts ; lorsque la question viendra en discussion à son groupe elle se sentira documentée. Se comparant à certains, elle se jugera supérieure et cela lui donnera confiance en elle-même.

Dès qu'on commencera à se familiariser avec les questions, on n'hésitera pas à demander la parole ; car dans un groupement politique qui ne parle pas n'existe pas ; et vu sa situation désavantageuse, une femme doit s'affirmer plus encore qu'un homme. Elle, choisira au début un point limité sur lequel elle dira en peu de mots son opinion, plus tard, ses connaissances étant plus étendues, elle se permettra de plus longs développements.

Quant au féminisme elle en parlera peu ; et surtout elle n'en parlera pas hors de propos. Qu'elle s'attache avant tout à être un bon militant un membre dont l'opinion compte ; elle n'en acquerra par la suite que plus d'autorité pour défendre les revendications spéciales à son sexe. Il va de soi, néanmoins, que si le féminisme vient en discussion, elle doit le soutenir et de toute son énergie.

Sous aucun prétexte une féministe ne doit préférer le parti dans lequel elle est entrée au féminisme lui-même, car si elle sert le premier elle appartient au second et rien qu'à lui. Il est permis à une femme comme à tout individu d'être socialiste, républicaine ou monarchiste selon ses convictions, mais avant tout elle doit être féministe ; car dans la monarchie, la république ou le

socialisme, elle ne comptera pas si l'égalité politique des sexes n'est pas réalisée.

Dans toute société politique on distingue toujours, comme au Parlement d'ailleurs, dont les organisations politiques ne sont que la reproduction en petit, trois tendances principales : la droite, la gauche et le centre, il faudra se rallier à l'une de ces tendances et pour cela on consultera ses convictions.

Une fois incorporée à une tendance, on la servira de tout son pouvoir.

Dans une assemblée politique il ne suffit pas, pour être un membre utile, d'exposer son opinion avec les arguments dont on dispose ; une assemblée politique n'est pas une académie, c'est une bataille et la grande affaire est bien plutôt de vaincre que de persuader. La militante s'attachera donc à faire triompher la tendance à laquelle elle appartient et à faire le plus de mal possible aux autres tendances, pour cela deux situations sont à distinguer :

1 La tendance à laquelle on appartient constitue la majorité du groupe ;

2 Elle en constitue la minorité.

Si on est dans la majorité, la conduite sera aisée, on n'aura qu'à défendre son opinion sans plus. Si on est de la minorité, on aura au contraire l'esprit constamment tendu afin de profiter de toutes les circonstances qui peuvent donner une victoire momentanée.

Les membres d'une société politique ne sont pas en effet tous présents à chaque séance, c'est ce qui fait qu'à chaque séance la

majorité peut varier. Il faudra donc étudier avec soin la salle ; juger d'un coup d'œil si ses amis y sont en nombre et dans l'affirmative, mettre tout en œuvre pour que, si une question importante est discutée, elle soit solutionnée dans la soirée même. Les victoires partielles ainsi obtenues, auront en effet des conséquences très importantes ; elles influenceront en faveur des vainqueurs la masse toujours grande des indécis et la minorité deviendra majorité. Dans l'alternative opposée ; si à un examen de la salle on a reconnu que ses adversaires y forment la majorité, on fera son possible pour que les votes n'aient pas lieu dans la séance ; si on prend la parole, on parlera le plus longtemps que l'on pourra ; on cherchera à égarer l'assemblée et pour cela on choisira une question qui, tout en n'étant pas à l'ordre du jour est susceptible de la passionner.

Naturellement si, les circonstances étant inverses, les adversaires agissent de même, il faudra déjouer leur manœuvre et remettre le débat en bonne voie.

Souvent il arrivera que, soit par ignorance, soit par suite d'un manque de coordination mentale, les adversaires feront dévier la discussion alors que les chances auraient été de leur côté ; il faudra alors résister au désir naturel de rétablir l'ordre, et accentuer encore la déviation ; on aura ainsi le double avantage de leur nuire tout en paraissant les seconder.

Bien entendu lorsque la majorité à laquelle on appartient se trouve en minorité accidentelle, on adoptera la tactique des minorités.

Dans sa lutte contre une tendance adverse la militante devra se souvenir que la rapidité est souvent tout le secret du succès. Il

ne faut pas ménager sa peine ; un effort inutile est de beaucoup préférable à un échec encouru par négligence. Mais tout en étant rapide elle ne laissera pas que d'être prudente, tous les préparatifs doivent se faire dans l'ombre, l'adversaire ne doit pas les voir ; il faut tomber sur lui à l'improviste et le vaincre avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

Si le parti auquel la féministe appartient veut lui conférer des dignités, la charger de fonctions, doit-elle accepter ? Oui et sans aucun doute. Ces dignités et ces fonctions lui constitueront des tribunes du haut desquelles elle n'en pourra que mieux défendre les droits de son sexe. Il ne faut pas qu'elle craigne d'être taxée d'ambition, car l'ambition loin d'être un défaut est une qualité et plus rare qu'il ne semble, c'est une grande maîtresse d'énergie et de ressort moral. Ce qu'il faudra éviter ; c'est de se laisser griser par les honneurs ; il faut posséder les dignités, mais ne pas se laisser posséder par elles, soyez toujours plus grandes que la situation qu'on vous aura conférée. Gardez-vous aussi, féministes, de vous laisser aller vis-à-vis du parti qui a reconnu votre mérite à des élans excessifs de gratitude. Soyez consciencieuses remplissez avec tout le zèle dont vous êtes capable la mission qui vous est confiée ; mais sous aucun prétexte ne donnez votre cœur ; car ce cœur je le répète, il est à nous, à nos organisations féministes qui seules travaillent à notre émancipation. Ne vous faites d'ailleurs aucune illusion ; si un parti vous élève, c'est qu'il a intérêt à le faire ; les femmes ont, en dehors des sentiments sexuels, de l'amitié pour les hommes, mais les hommes n'ont en général pour les femmes que de l'indifférence et de la haine.

Trop souvent les femmes qui réussissent à acquérir quelque influence dans les partis, croient tout de suite la cause féministe

gagnée du fait même de leur élévation. Elles voient les hommes tout prêts à reconnaître le mérite des femmes et à leur rendre justice. C'est une grande erreur. Dans un parti politique le mot mérite n'a pas de sens ; si on croit qu'un homme peut servir, on le favorise et on ne le favorise qu'aussi longtemps qu'il peut servir : le plus souvent même, cette élévation des individus de valeur en vue de l'intérêt général, n'a pas lieu ; les partis ne présentent que la lutte des intérêts individuels ; de là la difficulté de leur action. Une femme doit donc bien se convaincre que, si son groupe la place aux honneurs, c'est qu'il ne peut faire autrement.

En somme la militante ne doit pas cesser de maintenir devant ses yeux son idéal d'égalité sociale des sexes, et pour le conserver elle devra le plus souvent possible se retremper à son home véritable, c'est-à-dire à l'organisation féministe.

04

Que deviendra le mari, que deviendront les enfants, qu'adviendra-t-il de la famille, lorsque la femme sera comme nous le désirons émancipée intellectuellement, moralement et socialement, telle est la question que ne vont pas manquer de poser les gens, en trop grand nombre, que toute transformation sociale remplit d'effroi.

En ce qui concerne le mari, j'avoue que mes appréhensions ne sont pas excessives ; il est le fort, il n'y a donc pas à se préoccuper de le protéger.

La perspective de la disparition de la famille n'a rien non plus de si terrifiant. Pour rendre intangibles leurs privilèges, les oligarchies de l'antiquité en avaient transporté dans l'Au-delà l'origine, mais pour nous qui croyons que tout est terrestre, il n'est par définition rien de sacré ni d'intangible. Ce que nos ancêtres ont fait, nous pouvons le défaire lorsque nous pensons pouvoir faire mieux ; si l'institution familiale opprime la femme et c'est le cas ; il ne faut donc pas hésiter à la supprimer.

Ce à quoi doit viser la société, c'est à la protection de l'enfance. Dans une société équitable et bien ordonnée, tout doit être de telle sorte que le moins possible d'individus ne souffrent, et les enfants qui sont plus faibles, moins encore que les adultes.

Mais du moment que l'enfant se développe normalement, on conviendra qu'il importe peu que les soins lui viennent de sa propre mère, d'une autre femme, ou d'un service public. Quel que soit l'intérêt que présente l'enfant, il est excessif de lui sacrifier la vie entière de toute une moitié de l'humanité comme le fait la société présente. Chacun a droit au bonheur, mais il est déraisonnable en même temps qu'injuste que ce bonheur soit fait de la contrainte d'un autre individu.

Dans la société vers laquelle nous marchons, je l'espère, la femme pourra, si elle le désire :

1 Renoncer à l'amour ;

2 S'adonner aux plaisirs de l'amour et ne pas avoir d'enfants ;

3 Avoir des enfants et se décharger sur la société du soin de les élever ;

4 Avoir des enfants et les élever.

Àaucune de ces déterminations il ne sera affecté de coefficient moral quelconque. Telle femme qui par exemple n'aura pas d'enfant, pourra rendre beaucoup plus de services à la société dans un autre domaine qu'elle n'aurait fait en consentant à être mère. On considérera que quiconque ne nuit à personne remplit tout son devoir et l'orientation de l'existence sera affaire purement individuelle dans laquelle la société n'aura pas à intervenir. Si cependant il arrivait, ce que je ne crois pas, étant donné que la majorité des femmes et une bonne minorité d'hommes aiment les enfants et ont plaisir à les élever ; si cependant il arrivait que les maternités diminuent en nombre ; il serait sage de les encourager en leur attachant des avantages quelconques. Mais pour que le vieil assujettissement de la femme ne reparaisse pas ; il sera nécessaire que ces avantages n'entraînent après eux aucune surélévation morale, tendant à réimplanter cette idée que la femme qui n'est pas mère ne remplit pas son devoir et que par suite le sexe féminin tout entier n'a pas sa fin en lui-même. L'avantage conféré par une maternité pourra par exemple être de même ordre que ceux conférés actuellement par un séjour aux colonies.

Quant au mariage, nous sommes bien entendu pour sa suppression. La femme pouvant au même titre que l'homme pourvoir par son travail à sa subsistance, point ne sera besoin de réglementer l'union des sexes ; elle se fera au gré des individus et sera de domaine privé. Ce serait une erreur de croire que de cette liberté doive découler un débordement de débauche sexuelle. Actuellement l'amour libre n'est pas réalisable, car la femme ne pouvant assurer par son travail son existence, devient nécessairement la prostituée de l'homme et perd toute moralité. Dans les conditions dont je parle, il en sera autrement, et l'amour libre n'enlèvera à la femme rien de sa dignité.

Mais que les timorés n'aient aucune crainte, ce n'est pas l'octroi des droits politiques à la femme qui amènera d'un coup ces profondes transformations des mœurs.

Longtemps encore, après qu'on en aura fait des citoyennes, les femmes continueront de se marier et d'enfanter dans les conditions actuelles. Leur esprit s'élargira un peu ; elles s'intéresseront plus qu'aujourd'hui à la vie sociale. Dans les carrières libérales le nombre des femmes ira en augmentant, dans les professions manuelles, leur salaire se rapprochera de celui des hommes. Les maris perdront un peu de leur morgue autoritaire, les épouses gagneront en intelligence et en caractère.

Mais il ne faut pas oublier, que si nous allons vers le féminisme, nous allons aussi vers le socialisme. Pense-t-on que la révolution, pacifique ou violente, qui aura socialisé le laboratoire, le bureau et l'atelier ne socialisera pas le ménage ? Toutes les transformations que nous avons esquissées, ce sera le socialisme qui les réalisera, il faut l'espérer, et il le fera pour le plus grand bonheur de l'un comme de l'autre sexe.

D Madeleine Pelletier.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Femme_en_lutte_pour_ses_-droits. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.